

sculpture inédite, une peinture non moins inédite s'affirmaient dans une exposition organisée dans les galeries Durand-Ruel par Mme Longweil. Les yeux du visiteur s'y reposaient avec stupéfaction sur une collection de morceaux de choix dont les plus anciens remontent au dixième siècle de notre ère et qui s'échelonnent sans interruption jusqu'aux dernières années du dix-huitième siècle.

Encouragée par le succès éclatant de cette manifestation, Mme Longweil l'a renouvelée en disposant dans les mêmes galeries Durand-Ruel un ensemble encore plus varié, et non moins attrayant, de peintures anciennes et de paravents anciens en laque polychrome et champléevée. Dressé avec un soin minutieux par trois érudits, MM. Tchong Yi, Tchou et Hackin, attachés à la conservation du musée Guimet, le catalogue de ces nouvelles richesses les explique en commentaires d'autant plus précieux qu'il ajoute à leur mérite intrinsèque le piquant d'une documentation savoureuse.

Ces peintures en effet ne sont pas seulement signées; elles s'accompagnent parfois d'inscriptions en prose ou en vers qui nous initient aux impressions que la vue de ces œuvres d'art a fait naître dans l'âme des contemporains. Devant tel paysage, datant des premières années du seizième siècle, un poète de l'époque s'est ému et son émotion s'est traduite par la poésie que voici: « Pendant la nuit, on se lamente de l'arrivée prochaine de l'automne, on se souvient de ses anciens amis de Houan-Yang..., le vent frais qui se lève pousse les navires vers les pays lointains. »

L'impression que cette réunion de peintures nous produit n'a rien de commun avec ces émotions poétiques. Nous sommes sensibles surtout, quand il s'agit de portraits ou de scènes d'intérieur, au style ou à la belle tenue des figures, à la grâce des attitudes et au charme des interprétations féminines. Il y a là des chefs-d'œuvre de noblesse. Drapé dans les longs plis de sa robe rouge sur laquelle sa barbe blanche à longs flots s'épand, le dieu du rang et des richesses est d'une majesté qui n'exclut en rien l'accent de vie. Un portrait de prêtre, par un artiste du douzième siècle, Gauki, est d'une fermeté d'accent indicible, et le caractère individuel y est marqué en incomparables accents.

Ailleurs, des jeunes femmes, des jeunes filles procèdent à leur toilette, prennent le thé ou disposent des fleurs dans des vases. Ailleurs, encore, dans des paysages de rêve, des faucons et des aigles prennent leur vol, des pêcheurs se livrent à leurs occupations familières, des enfants, sous l'œil de leur mère, se promènent et jouent, des animaux domestiques s'ébattent, des oiseaux voltigent parmi les fleurs. Il y a, surtout, dans le nombre, une interprétation d'échassier, une grue dans un paysage rocheux, qui est une merveille de style.

Quant aux paravents de laque réhaussés d'or et de couleurs, et gravés, ils comptent parmi les plus beaux spécimens des plus riches et les mieux conservés d'un genre dans lequel la Chine excella; et qui fit fureur en France au dix-huitième siècle, sous le nom, d'ailleurs impropre, de laques de Coromandel. D'où leur vint cette dénomination? La côte de Coromandel est dans l'Inde. Y eut-il là, du temps de Louis XIV et dans les premières années de Louis XV, des comptoirs où se centralisaient les objets venus de Chine et en particulier les panneaux de laque gravée dont l'ébénisterie française fit un usage si heureux dans ses meubles? Aux spécialistes de répondre et de conclure?

THIEBAULT-SISSON.

NÉCROLOGIE

Obsèques de M. Tony Robert-Fleury

Les obsèques de M. Tony Robert-Fleury ont été célébrées ce matin en l'église de la Trinité. MM. Robert et Jacques Desmarres, ses neveu et petit-neveu, et M. Edouard Gelhay, son élève, conduisaient le deuil.

De magnifiques couronnes avaient été envoyées par le Syndicat de la propriété artistique dont le défunt était le président fondateur, par l'Association des artistes peintres (fondation Taylor) à son président; par la Société des artistes français à son président d'honneur.

Dans l'assistance nous avons remarqué: MM. Ramondou, secrétaire général de la présidence de la République, représentant M. Falières; des membres de l'Institut et de nombreuses personnes appartenant au monde des arts.

M. Paul Jachais, M. Armand Dayot, inspecteur général des beaux-arts, au nom du sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, a rappelé la précocité des triomphes de Tony Robert-Fleury, tour à tour peintre d'histoire, peintre de portraits et même peintre de genre.

Dans les dernières années de sa vie, ce romantique perdu se sentit, a dit M. Dayot, comme attiré par le charme aimanté et intime des petits maîtres hollandais. Avec une vision subtile et émue de la vie réelle, il se prit à peindre tour à tour, comme Terburg, Metsu et Vermeer, de petites couturières, de petites brodeuses penchées sur leurs ouvrages, la tête auréolée de lumière, d'une fluide et brillante lumière de soleil et de vie.

Il devenait à la fin de sa longue et laborieuse carrière le peintre très moderne des choses de son temps. Cette évolution un peu tardive dans son art, cette sorte de conversion presque *in extremis* à la sincérité du réel sont de très nobles témoignages de l'intégrité de sa conscience et de la souplesse persistante de son talent.

J'aurai, dans ces quelques mots, rendu un suprême hommage à Tony Robert-Fleury, en disant qu'il fut un homme de bien dans toute l'acception du mot.

La libre critique pourra choisir dans ses œuvres et vanter certains aux dépens des autres, mais qui oserait élever la voix contre sa proverbiale bonté?

Il possédait cette bonté rayonnante qui donne à la figure humaine un invincible charme, et ceux qui ignoraient l'humain, devincent par le président de l'Association Taylor pour les artistes déshérités devaient dans la pure et noble expression de ses traits l'inaltérable générosité de son cœur.

M. Laloux a parlé au nom de la Société des artistes français. Il a fait l'exposé de la carrière du peintre qui avait puisé auprès de ses maîtres des principes sévères et une science consommée de l'art qu'il devait exercer avec un si grand talent. Puis il a rappelé avec émotion la conscience, le dévouement et la cordialité qu'il apporta de 1904 à 1906 dans ses fonctions souvent délicates de président de la Société des artistes français.

Deux autres discours ont été prononcés par M. Poilpot au nom de la Société Taylor, et par M. Boisseau au nom du Syndicat de la propriété artistique.

M. et Mme André Manchez viennent d'avoir la douleur de perdre leur fille Nicole, âgée de dix-huit mois.

Le service religieux aura lieu mercredi 13 décembre, à l'église Saint-Pierre de Chaillot, à onze heures précises. On se réunira à la maison mortuaire, 12, rue Gallée.

Les personnes qui n'auraient pas reçu de lettre de faire-part sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Nous apprenons la mort de M. Alexandre Daniels, décédé à Anvers, dans sa quatre-vingtième année. De la part des familles Daniels, Salomons, Sanders.

THÉÂTRES

« Bérénice »

L'Opéra-Comique donnera vendredi prochain la première représentation de *Bérénice*, tragédie en musique de M. Albéric Magnard.

On pourrait penser que M. Magnard a mis en musique l'œuvre de Racine, il n'en est rien. Il nous écrit à ce sujet:

Monsieur,

Je vous suis infiniment obligé de bien vouloir m'aider à dissiper toute équivoque au sujet de *Bérénice*.

Ma tragédie n'a rien de commun avec le chef-d'œuvre de Racine que le fond historique, du sujet. Qu'on ne m'accuse donc pas d'avoir manqué de respect à la mémoire d'un grand poète que je vénère entre tous.

M. Albert Carré, dont je comprends mieux chaque jour le zèle et le dévouement artistiques, a bien voulu consentir à ce que le texte intégral de ma tragédie fût publié sur le programme du spectacle. Le public pourra juger par lui-même de la forme, du caractère et des sentiments de mon poème.

Veillez agréer, etc.

ALBÉRIC MAGNARD.

D'autre part, nous avons sous les yeux la préface que M. Magnard a mise au début de son ouvrage et qui précède la partition. Elle débute ainsi:

Je veux tout d'abord rassurer les admirateurs de Racine. J'aime trop sa *Bérénice* pour ne pas l'avoir respectée.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois

Et crois toujours la voir pour la première fois.

Quel musicien serait assez téméraire pour ajouter des notes à ces alexandrins, d'un charme si profond, d'une

fluidité parfaite que seuls avec le divin maître, ont hérité des Muses Virgile et Lamartine?

Les chefs-d'œuvre de la littérature n'ont rien à craindre de mes violons et de mes flûtes. Je laisse à des compositeurs illustres le tort d'avoir été moins scrupuleux que moi à leur égard.

M. Magnard raconte ensuite comment, au sortir d'une conversation avec son ami M. Ponjard, il eut la première idée de son œuvre:

De retour au foyer, j'empoignai le tome II de mon Larousse... J'appris qu'il avait existé une autre Bérénice, non moins célèbre que la reine de Judée, une Bérénice égyptienne, qui pour hâter l'heureux retour de son mari parti en guerre, coupa sa chevelure et l'offrit à Vénus Aphrodite. Attribuer ce sacrifice à l'amante de Titus fut l'affaire d'un instant. Je tenais le dépôt de ma tragédie avant de l'avoir commencée.

Racine m'avait donné l'exemple. Je le relus avec délices. Quel dut être l'enchantement d'une Lia Fayette et d'une Sévigné quand elles entendirent cette troublante tragédie de cœur qui émut, dit-on, jusqu'à l'âme féroce de Condé! Le chef-d'œuvre me sembla, au reste, aussi éloigné que possible de l'art lyrique. C'eût été folie d'y toucher.

Je passai à la comédie héroïque de Corneille. J'allais m'assoupir quand l'éruption du Vésuve me réveilla. Afin de me remettre, je relus le *Cléopâtre* d'un trait et j'y pris de nobles conseils pour mon dernier acte.

Je remontai aux sources. J'annonçai quelques fragments de Dion; de Tacite et de Suétone dont *Incitus vitam* me frappa. Cette forte expression, que j'aurais voulu trouver dans Tacite, n'a pas d'équivalent en français, mais elle peut se traduire en musique. Là était le nœud de l'action. C'est à cette contrainte qu'il fallait la réduire. Je débarrassai mon scénario de tout ce qui n'y rapportait pas. Je n'adjoinis à mes deux amants qu'un personnage imaginaire, Lia, nourrice de Bérénice, qui facilitait mon exposition, et un personnage historique, Muoien, rival puis allié de Vespasien, à qui ce dernier dut l'empire. J'en fis un vieux Romain classique qu'il ne fut certainement pas dans la réalité.

Il ne me restait plus qu'à me créer une atmosphère d'harmonie douloureuse et de tendresse sacrifiée. Je m'absorbai dans le quatrième livre de l'*Enéide*. Arrivé au *Saltem si qua mihi* je partageai l'enthousiasme de Berlioz pour le roi des poètes et je résolus d'aggraver les raisons qu'ont mes amants de se fuir en frappant Bérénice de stérilité.

Après avoir exposé l'esthétique de son poème et de sa partition, M. Magnard termine ainsi:

« Quel sera le sort de ma nouvelle tragédie? Ce n'est guère à moi d'en parler; mais je fonde plus d'espoir sur les larmes de Bérénice que sur celles de Titus; j'ai plus de confiance en mes lectrices qu'en mes lecteurs. »

C'est qu'ayant dit adieu à la jeunesse, je comprends mieux chaque jour combien la femme est meilleure que l'homme. Nous ne lui donnons que les éléments de la vie. Elle les transforme dans son corps d'abeille; elle les dirige dans son âme de fée. Accoutumée dès l'adolescence à l'inquiétude et à la douleur, elle est plus accessible que nous à la pitié; son indulgence est moins théorique, sa générosité plus active. Aux heures maverques de la vie commune, à l'instant aigu des après querelles, la femme garde parfois un peu de la vaillance de Bérénice; l'homme s'abaisse toujours à la lâcheté de Titus.

Le règne de cet empereur populaire fut de courte durée. Il s'éteignit à quarante ans, épuisé par la fièvre. Comme on le promenait dans ses terres patrimoniales de la Sabine, qu'il avait voulu révoquer, il écarta les rideaux de sa litière, contempla toutes choses et s'écria en pleurant: « Hélas! pourquoi mourir si jeune? Il n'est cependant, dans toute ma vie, qu'un acte dont j'aie le repentir. »

Les historiens ont appliqué en vain leur imagination au secret de cette énigme. Ils l'auraient trouvée dans leur cœur. Le seul crime qu'ait pu se reprocher Titus, au moment sacré où toute son existence se déroulait devant lui, c'est l'abandon, sans motif absolu, d'une maîtresse adorable et qui l'aimait.

Fût-il emporable, fût-il dieu, quand un homme connaît les délices de l'amour partagé, gardons-nous de le plaindre s'il détruit son bonheur. Il a mérité le châtiment suprême.

Ce soir

À l'Opéra, Mlle Lucienne Bréal donnera une représentation de *la Walkyrie*.

À l'Odéon, dernière représentation du *Bourgeois gentilhomme* avec M. Vilbert et les intermèdes de musique et de ballet de Lulli.

Au Vaudeville, dernière représentation de *La fille*.

Nouvelles

— A la Comédie-Française.

Jeudi prochain en matinée M. Truffier jouera pour la première fois dans *l'École des maris* le rôle de Scaparelle, et Mme Péral celui d'Isabelle. Les autres rôles seront tenus par MM. Delley, Louis Delaunay et Groué, Mmes Dussane et Maille.

— A l'Opéra-Comique.

En même temps que se poursuivent dans le foyer les études de *la Lépreuse* de M. Sylvio Lazzari, qui doit passer après *Bérénice*, les interprètes désignés travaillent *Don Juan* de Mozart, sous la direction de M. Reynaldo Hahn; pour cette reprise M. Albert Carré a demandé à M. Paul Ferrier une adaptation nouvelle du livret.

Voici la distribution complète et fort probablement définitive de l'ouvrage de Mozart:

Mmes Chenal, dona Anna; G. Vix, Elvire; Marguerite Carré, Zerline.

MM. J. Périer, don Juan; Francell, Ottavio; Vieuille, Leporello; Delvoze, Mazetto; Payan, le Commandeur.

— Au gala des Associations de presse qui sera donné le mardi 19 décembre au théâtre Antoine, l'Opéra sera représenté par Mlle Yvonne Gall et le ténor Lassalle, et l'Opéra-Comique par Mmes Liphaine, Nelly Martyl, MM. Mesmaeker, Pasquier et de Creus, qui joueront la jolie pièce de Dalayrac, *Maison à vendre*.

On sait que la Comédie-Française fournit un concours particulièrement précieux en apportant un acte inédit, *Gribouille*, interprété par MM. Siblot, Brunot, Léon Bernard, Joliet, Garay, Lafon, Gerbault et Mmes Rachel Boyer, Liffraud, Lherbay et Jeanne Evén.

Enfin parmi les intermèdes on signale une scène d'illusionnisme présentée par le professeur Dickson.

— La soirée de gala du 19 décembre à l'Opéra, donnée en l'honneur de l'aviation française et au profit de la caisse de secours de l'aéronautique, s'annonce chaque jour plus belle et plus brillante.

Les plus hautes personnalités de la politique, de la société parisienne et de l'aéronautique tiennent à retenir leurs places pour cette manifestation de patriotisme, d'art et de bienfaisance.

Voici d'ailleurs les magnifiques souscriptions qui se sont produites depuis la dernière liste que nous avons publiée:

Le président de la République (1 avant-scène) Fr. 1.000
S. A. S. le prince de Monaco (1 loge) 500
M. Gailloux, président du conseil des ministres (1 loge) 500

M. Félix Roussel, président du Conseil municipal (2 loges) 1.000

MM. de Rothschild frères (souscription) 1.000

M. Pallain, gouverneur de la Banque de France (1 loge) 1.000

Syndicat des agents de change (1 avant-scène) 1.000

— La nouvelle direction de la Comédie-Royale vient de donner son premier spectacle, non moins attrayant que copieux.

Un agréable lever de rideau de M. Pierre Montrel, *Bonne maison*, ouvre la soirée. Vient ensuite une comédie fort amusante de MM. Sylvané et Mouézy-Eon, *le Pavillon*. C'est l'histoire d'une demi-sondaine, qui désireuse de respectabilité, épouse son professeur de français; d'où pour le ménage toutes sortes d'incidents et de quiproquos. Finalement, le mari fera maison nette.

Le spectacle est complété par une joyeuse fantaisie de M. Georges Feydeau, *Léonie est en avance*, qui coule de la même source que le désopilant *On purge bébé*. C'est au milieu des rires que l'auteur nous révèle l'œuf qui peut précéder la venue au monde d'un nouvel être humain.

De très bons artistes menent au succès ces divers ouvrages. Citons notamment MM. André Duboscq, Colombey, Marcel Simon, Polin, Mmes Dunes-Grassot, Henriette Pierval, Rosni-Derys et Suzanne Avril.

— Au Grand-Guignol, il ne sera plus donné qu'un très petit nombre de fois le spectacle en cours.

— A l'université des « Annales », demain

AVIS DIVERS

Un Criterium

L'importance des RENTES VIAGÈRES réalisées par une Compagnie d'Assurances, est le meilleur criterium du crédit d'une société.

La Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie (Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), la plus ancienne des Compagnies françaises, soit à elle seule à peu près autant que toutes les Compagnies françaises réunies; son fonds de garantie est de 915 millions (entièrement réalisés) et dépasse de 250 millions celui de toute autre Compagnie française.

Envoi gratuit de notices et tarifs sur demande, adressée à Paris, soit au siège social, 87, rue de Richelieu, soit aux bureaux auxiliaires de quartier dans les départements, aux agents de la Compagnie.